

son devoir n'est pas de les faire converger arbitrairement et se joindre avant l'heure, mais, pierre à pierre, de les édifier toujours plus hauts, plus solides et plus droits." (p. 367).

Et ailleurs : " Religion intérieure, instinct sacré de la vie, force immortelle et divine qui parais nécessairement dès la première démarche de l'esprit, combien te méconnaissent les âmes superficielles et frivoles qui voient en toi l'asservissement de l'homme ! C'est toi seule, au contraire, qui le libères des chaînes que la nature fait peser sur lui, qui le sauves de la mort et du néant, et ouvres à son activité généreuse une carrière infinie, en l'associant à l'œuvre de Dieu ; c'est toi qui lui rends sa spontanéité créatrice, renouvèles ses forces, et, le retenant dans la source d'où il émane, entretiens en lui une jeunesse éternelle ! " (p. 367).

Le lecteur réfléchi se demande comment il est possible à un théologien, obligé par ses fonctions de consulter sans cesse des auteurs allemands, de parler une langue d'un si beau timbre français.

C'est que, dès sa jeunesse, le président du Conseil des Facultés de l'Université de Paris a eu le goût passionné de la littérature classique. Deux souvenirs me viennent à point pour le montrer. Dans l'un des cours où les étudiants lisaient à tour de rôle leurs dissertations, il fut saisi d'une belle fureur, parce qu'un de ses amis avait osé critiquer le caractère de Pauline dans Polyencte, et il réfuta cette hérésie avec tant d'éloquence qu'il nous arracha des applaudissements. Une autre fois, à la veille d'un examen de théologie, vers onze heures du soir, je le trouvai lisant la Littérature de Villemain.—Et les examens ? lui dis-je.—J'en ai assez, répondit-il. Cela ne l'empêchait pas de les bien préparer, et de les passer avec les plus fortes notes.

Après la cession de l'Alsace-Lorraine, forcé de quitter Strasbourg pour rester Français, et en attendant la création de la Faculté de théologie de Paris, c'est-à-dire de 1871 à 1877, il donna des leçons de littérature française, il remplaça Eugène Bersier comme correspondant littéraire du Journal de Genève (poste qu'il occupe encore), et il fut ainsi tenu de lire les principaux ouvrages d'imagination et de poésie dont il avait à rendre compte. Vers 1880, il entra au *Temps*, où il rédige tous les